

EVE-MARIE KALLEN

La rencontre manquée : Endre Ady et André Gide

Endre Ady et André Gide ne se sont jamais rencontrés en personne, quoiqu'il y en ait eu la possibilité entre les années 1904-1911 à Paris. On peut très bien s'imaginer une telle rencontre, et un génie comme Jorge Luis Borges aurait été capable d'en faire une de ses fascinantes histoires de réalisme magique. Ils étaient nommés du même prénom et nés à la même date, le 22 novembre, mais à une distance temporelle de huit ans. Ady a connu les œuvres de Gide, mais Gide n'avait pas d'idée d'Ady. Dans cette petite indication, on voit déjà d'une part la déclivité culturelle entre centre et périphérie, mais d'autre part aussi une certaine arrogante ignorance du côté du centre qui ne peut – ou ne veut pas – s'imaginer que la province pourrait, elle aussi, produire de vrais et valables génies.

Dans la revue *Nyugat* du 1^{er} février 1910, Endre Ady publie un essai sur *La Porte étroite* d'André Gide, roman qui parut en France en 1909, c'est-à-dire seulement quelques mois avant. Ady écrit :

Ce livre est sorti de la rencontre de Gide avec Nietzsche. Rencontre décisive. Certes, un esprit ne reçoit d'un autre esprit que ce qu'il possédait déjà. Le nietzschéisme de Gide était en Gide avant que celui-ci ait lu une ligne de Nietzsche. Il était dans le souci de se faire soi-même sa religion, sa morale, qui possède tous les protestants quand ils réfléchissent sur eux-mêmes. Mais la lecture du philosophe allemand n'en fut pas moins, pour l'auteur des *Nourritures* que le coup de fouet nécessaire. C'est là qu'il trouve la formule de certaines idées flottantes en lui et de certains sentiments innés : l'horreur du repos, du confort, de tout ce qui propose une diminution de la vie. C'est Nietzsche qui lui permet de transporter sur le plan intellectuel ce besoin du voyage qui était dans sa sensibilité ; c'est Nietzsche, enfin, qui lui impose la formule de cette vérité : que chacun possède sa loi et son dieu, la loi commune n'étant qu'une question de police.¹

Nous nous trouvons dans le centre du monde philosophique d'Endre Ady et d'André Gide : la quête persistante et souvent déchirante d'un dieu hors de

¹ Endre Ady, « Az isten az irodalomban » [Le dieu dans la littérature], Endre Ady, *Összes Művei* [Œuvres complètes] 10, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1973, note 4, p. 276.

l'église et spécialement hors de l'Église catholique. Pour Ady, calviniste hongrois, et pour Gide, protestant français, les institutions ecclésiastiques étaient l'incarnation de la non-sincérité, de l'exploitation politique et économique, des moyens de désorientation du plus haïssable. C'est pourquoi Ady écrit dans l'essai cité de *Nyugat* : « ...*La Porte étroite* est un roman huguenot. Rien de plus pur, de plus élevé que ce livre. Il y règne une atmosphère d'édification, une longue hérédité chrétienne s'y trahit. Pourtant, on n'y entrevoit ni le prêtre, ni le dogme : ce n'est que le développement, dans une âme exceptionnellement élevée, du germe chrétien déposé par le passé. »²

Gide lui-même qui avait quarante ans quand *La Porte étroite* parut, prit encore cinq ans pour faire paraître sa « sotie » *Les Caves du Vatican*, roman d'avant-garde et entièrement anti-catholique qui accomplit sa rupture avec Paul Claudel. L'acte gratuit, le symbole de la liberté totale et sans but ni prix, y était aussi le symbole du cadre d'esprit de Gide dans les années d'avant-guerre et duquel il se distancierait plus tard. C'est en même temps le symbole de la négation absolue du dieu chrétien.

Pour Endre Ady, le penchant anti-ecclésiastique avait un accent quelque peu différent. C'est à cause de son engagement patriotique et social qu'il se trouve du côté des adversaires de l'Église. György Lukács l'a exprimé dans un article sur Ady, paru en 1909, de la façon suivante : « Voilà les relations d'Endre Ady (et de tout intellectuel hongrois) avec le prolétariat : elles consistent à doter les désirs les plus éthérés, les plus timides, les plus sourds, les moins aptes à passer dans la sphère consciente, de la seule forme concrète et palpable qui soit. Lorsque Gorki devient socialiste, c'est à l'assouvissement d'un puissant désir ; lorsque c'est Shaw – c'est un penseur qui tire les conséquences ultimes de sa propre philosophie sociale. Le socialisme d'Endre Ady, c'est de la religion (chez les autres, plus petits que lui, ce n'est qu'un narcotique) : c'est la voix de celui qui crie dans le désert... »³

Les valeurs sont en train de changer de place : la religion sans Église, le regard qui n'est plus fixé sur l'au-delà, mais sur la vie terrestre, la conscience grandissante de ce qu'il faut agir *hic et nunc*, la philosophie de Karl Marx a, elle

² *Op. cit.*, note 4, p. 278.

³ György Lukács, « Endre Ady », *Arion 10*, Budapest, Corvina, 1977, pp. 51-52.

aussi, contribué à la libération spirituelle en direction d'une éthique moderne, c'est-à-dire : séculaire.

Pour caractériser le monde spirituel d'Endre Ady un peu plus dans sa complexité fascinante, il faut se rendre compte de divers aspects de la civilisation hongroise. Miroslav Krleža, écrivain serbo-croate, dit dans son essai de 1930 sur Ady qu'il est le barde sincère et sauvage d'un monde sombre, profond, inconnu, hunnique et calviniste. Et il continue : « Sentir cette réalité hunnique équivalait avant tout à sentir la réalité politique ; et sentir cette réalité *politique* dans les dix dernières années du règne de François-Joseph revenait à reconnaître la nécessité de l'activité politique. Sentir la stérilité et l'inutilité de sa propre poésie, décadente et petit-bourgeoise, tout en mesurant sa disproportion avec la réalité hunnique et barbare, signifiait pour Ady vivre quotidiennement au milieu de ses contradictions personnelles. »⁴

Et pour élaborer de plus sur les caractéristiques du penchant politique chez Ady, Krleža l'intitule le « solitaire quarante-huitard fidèle à Kossuth » qui regarde « haineusement le défilé des troupes des Habsbourg ». Krleža continue : « Cette haine anti-impériale de la caserne autrichienne est assombrie, dans la poésie d'Ady, par l'ombre de Petőfi. Ce jeune homme de vingt-six ans qui, après avoir écrit six gros volumes, a trouvé la mort sous les sabots des chevaux cosaques, cet unique jacobin de la Gironde de Kossuth, Petőfi, a lui aussi jeté l'anathème sur le drapeau noir et jaune autrichien, sur la maison des Habsbourg et le mensonge de Vienne... Ce feu dont brûlait Petőfi en quarante-huit, se ranima et s'enflamma une dernière fois dans les poèmes d'Ady. »⁵

In tyrannos n'était pas seulement un motif littéraire pour Ady mais se trouvait en même temps dans la ruine totale et le désastre final tels que Vörösmarty, le vieux poète classique hongrois, les annonçait dans son chant tzigane :

Quel moulin d'enfer moude de tels sanglots,
Quelles folles mains dans le ciel
Martèlent sa voûte ? Un archange noir,
Une armée vaincue en quête d'espoir ?

⁴ Miroslav Krleža: « Endre Ady, le poète hongrois », *Arion 10*, Budapest, Corvina, 1977, p. 85.

⁵ Miroslav Krleža, *op. cit.* p. 87.

Joue, profite-en, plus vite, plus fort !
Demain ton archet sera du bois mort.⁶

Il me semble que Krleža a fort bien analysé les qualités d'Ady en tant que poète « engagé », mais celui-ci occupe une position beaucoup plus importante, la position d'un Orphée hongrois en route vers une libération politique *et* spirituelle de son peuple. Krleža le décrit – quant à son enthousiasme exalté pour quarante-huit – comme oscillant entre « l'extase de Petőfi et la dépression de Vörösmarty », et il ajoute : « Éternellement révolté contre Vienne, dans la crainte permanente que les troupes cosaques ne viennent encore écraser l'armée hongroise dans la nuit fangeuse, comme en quarante-neuf, Ady s'est efforcé de contrebalancer ses appréhensions lugubres par son enthousiasme patriotique et persévérant pour la souveraineté hongroise que, depuis Mohács jusqu'à la catastrophe de Rákóczi, les Hongrois ont en vain tenté de reconquérir. »⁷

Ce qu'Ady était pour le peuple hongrois, Gide l'était pour les braves chrétiens, non seulement de la France : un exhortateur véhément et passionné pour réaliser le droit de librement disposer de soi-même. Pour André Gide, c'était plutôt – dans les années d'avant-guerre – une liberté d'esprit, pour Endre Ady, la tâche était plus grande parce qu'il luttait à plusieurs frontières en même temps, c'est-à-dire pour la liberté politique *et* spirituelle des Hongrois à la fois.

Gide avait bien la fonction d'un trombone pour Ady : par sa littérature, il était capable de transporter dans le monde civilisé entier ses idées qui étaient assez proches de celles du poète hongrois, poète qui, d'ailleurs, était en même temps un prosateur impressionnant.

L'influence de Nietzsche, dans sa double fonction de philosophe et de poète, se fait sentir à beaucoup d'endroits chez Ady : dans la diction élevée, parfois pathétique, en cohabitation avec l'exigence radicale de former un homme nouveau hongrois, de révolte sans pitié contre les institutions de la société qui enchaînaient l'être humain. Une étrange et – dans cette formation – typiquement hongroise sorte de lien intime avec une déité presque archaïque joue un rôle complexe dans ce cadre d'esprit. György Lukács, dans l'essai déjà mentionné, y

⁶ Miroslav Krleža, *loc. cit.*

⁷ Miroslav Krleža, *loc. cit.*

ajoute les pensées suivantes : « Il serait vain de se demander quels sont les rapports d'Ady avec le socialisme : le socialisme n'est ici qu'une forme dont sont revêtues ses émotions. Si, dans leur style, ces poèmes révolutionnaires s'apparentent à d'autres œuvres, il s'agit d'œuvres comme les poésies blasphématoires de Baudelaire, ou les poèmes de Verlaine sur Marie, ou – plus encore – comme les litanies catholiques de Brentano. Il n'est même pas nécessaire de rappeler les poèmes dans lesquels religion et révolution se confondent (comme, par exemple, « Les Trompettes de Dieu »), c'est-à-dire qu'il ne faut les rappeler qu'à l'usage de ceux qui ont besoin de voir le mot Dieu pour comprendre qu'il s'agit de quelque chose de religieux ; tous les poèmes d'Ady sont des poèmes religieux. Si je voulais résumer dans une formule succincte ce qui est commun à ces poèmes dans leurs couches les plus profondes, je devrais dire : il s'agit de poèmes religieux, dans lesquels déborde, partout et dans tous les sens, un immense sentiment religieux et mystique. Il y a là une telle puissance religieuse, un tel désir, infiniment violent, de la religion, que dans le monde de ces poèmes, tout devient mythologie, toutes les manifestations de la vie se transforment en Dieu ou en diable, et tout poème qui leur est consacré devient psaume. »⁸

Chez André Gide, certes, on peut trouver de différentes traces du cosmos spirituel nietzschéen. Mais on est confronté ici aussi à ce contraste déchirant et à la fois fascinant entre le ton psalmodiant et un message radicalement et sincèrement séculaire. Dans ses *Nourritures terrestres*, nous lisons ces lignes : « Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout. Chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle. Dès que notre regard s'arrête à elle, chaque créature nous détourne de Dieu. »⁹

Et quelques pages plus tard, dans le même texte, Gide écrit : « Il y a d'étranges possibilités dans chaque homme. Le présent serait plein de tous les avènements, si le passé n'y projetait déjà une histoire. Mais, hélas ! un unique passé propose un unique avenir – le projette devant nous, comme un pont infini sur l'espace. On n'est sûr de ne jamais faire que ce que l'on est incapable de

⁸ György Lukács, *op. cit.*, p. 52.

⁹ André Gide, *Les Nourritures terrestres*, Paris, Gallimard, 1921, p. 13.

comprendre. Comprendre, c'est se sentir capable de faire. ASSUMER LE PLUS POSSIBLE DE L'HUMANITÉ, voilà la bonne formule. »¹⁰

Il était logique que les ambitions de renouvellement spirituel et politique exigeaient aussi une nouvelle littérature, en fait, un renouveau de l'art tout entier. Bien sûr, les coordonnées pour ce renouveau étaient différentes en France et en Hongrie. Quant à la littérature, Endre Ady écrit en 1909 : « Cette nouvelle littérature, même si de loin, aux yeux des féodaux ou des bourgeois, elle n'apparaît pas comme socialiste (et probablement, elle ne l'est pas), elle existe par le socialisme, grâce au socialisme... cette guerre littéraire est l'enfant de la guerre sociale – c'est justement la raison pour laquelle on craint cette littérature (et qu'elle est crainte par un si grand nombre de gens, d'une manière si touchante et pourtant si prometteuse pour ceux qui l'écrivent et aussi pour ce triste pays). »¹¹

György Litván, historien et spécialiste de l'histoire de la culture hongroise de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, ajoute à ces paroles d'Ady dans un essai de 1977 : « La nouvelle littérature n'était d'ailleurs pas l'enfant unique – ni même le premier-né – de la guerre sociale, et la crainte – et d'autre part la joie, bref le caractère polarisé de l'accueil, n'en fut que plus accentuée. Contrairement aux traditions hongroises, cette fois-ci ce ne fut pas le domaine des lettres et des arts que s'amorça la transformation de la vie intellectuelle et culturelle. « Par l'intermédiaire des poèmes d'Ady – écrit Lajos Hatvany – les doctrines fugitives remuées au cours des discussions qui se déroulaient dans son milieu, ou exposées sur les pages poussiéreuses de revues et de journaux, pénétrèrent dans l'avenir hongrois, pour servir de mementos éternels. »¹²

Ce n'était pas par coïncidence que Gide ne connaissait pas Ady. Les informations sur la culture hongroise en France étaient rares et dispersées. C'est pourquoi justement en 1908, deux importantes revues littéraires naquirent à Budapest : *Nyugat* (Occident) et la *Revue de Hongrie*. Il y avait des cercles d'influence dans la capitale hongroise où l'on s'était rendu compte de la double

¹⁰ André Gide, *op. cit.*, p. 19.

¹¹ György Litván, « Aspects de la vie intellectuelle et culturelle en Hongrie au début du XX^e siècle », *Arion 10*, Budapest, Corvina, 1977, p. 23.

¹² György Litván, *op. cit.* pp. 23-24

validité de l'argument du contact avec la France : c'était le charme de la culture plus avancée et – en même temps – l'attraction du contrepoids contre l'Autriche. Endre Ady était un des grands auteurs qui publiaient dans *Nyugat*. Mihály Babits, poète et écrivain, chef de *Nyugat* à partir de 1929, avec Zsigmond Móricz, était un des grands réveilleurs de son souvenir après sa mort. Voici quelques pensées de Babits sur Ady, prononcées en 1932 dans l'Académie de Musique de Budapest à l'occasion d'une soirée au profit de la pose à Paris d'une plaque commémorative sur le mur de l'hôtel dans lequel Ady – de son temps – avait souvent pris logis. Les pensées de Babits, me semble-t-il, contiennent quelques explications sur le sujet de la déclivité entre les deux pays.

« Nous sommes un peuple qui pratique le rapt des femmes. Et cela depuis les temps de Hunor et Magyar, qui, selon la légende, ont enlevé les filles des rois Dul et Belar. Nous sommes venus de l'Orient, mais notre amour, notre sauveur, notre faim et notre vie, la source de notre conscience et de notre nouvelle vie fut toujours l'Occident. L'âme hongroise est un Antée à rebours qui ne reprend force que s'il peut s'arracher au sol natal; chaque nouvel envol de la culture hongroise, tel l'élan de la pierre lancée en l'air, est un arrachement semblable, même si elle doit retomber cent fois. Elle retombe ; et d'autant plus violemment qu'elle a pu s'échapper plus loin dans les hauteurs étrangères. C'est ainsi que le sentiment d'appartenance d'Ady à son peuple est devenu plus profond et plus conscient après son envol, provoqué par les lumières de Paris. Certes, la retombée de la pierre implique en même temps coup, douleur et secousse ; il en fut ainsi pour Széchenyi, il en avait même été ainsi dès l'époque de Saint Étienne, Roi de Hongrie, qui était – ce n'est pas la première fois que je le dis, et peut-être ne suis-je pas le premier à le dire – le premier des "occidentaux" en Hongrie. »¹³

André Gide ne s'est pas particulièrement intéressé à la culture hongroise. S'il avait vraiment trouvé la Hongrie pour lui-même, cette trouvaille aurait renforcé ses convictions. La séparation de l'Église et de l'État en France dans les années 1904 à 1905, était une action politique entièrement dans le sens de sa philosophie de libre-penseur. Pour Endre Ady qui habitait justement à ce

¹³ Mihály Babits, « Ady et Paris », *Arion 10*, Budapest, Corvina, 1977, p. 124.

moment-là pour la première fois à Paris, cela doit avoir été une expérience de double valeur : la France était capable d'une politique séculaire conséquente, et la Hongrie – ainsi que l'Allemagne et l'Autriche – soupirait sous le joug d'une caste réactionnaire au pouvoir et ne pouvait que rêver d'une telle libération. Au temps de la loi de sécularisation en France, Nietzsche était déjà mort depuis quatre ans, désespéré, malentendu et même ridiculisé sauf par une petite élite intellectuelle. Et André Gide s'est mis de plus en plus sur le chemin de l'éclaircissement à l'aide de son ouvrage littéraire, dans lequel se trouvent aussi quelques notations remarquables sur la différence entre un bon et un mauvais écrivain.

Dans son *Párizsi Noteszkönyv* de 1907, Ady cite quelques lignes de Gide à l'égard de ce sujet que j'aimerais partager avec vous. « Le talent d'un écrivain n'est souvent que la faculté terrible de redire en phrases qui semblent belles les éternelles clameurs de la *médiocre* humanité ; des génies même, et de gigantesques, comme Victor Hugo ou Adam de Saint-Victor furent destinés à proférer d'admirables musiques dont la grandeur est de receler l'immense vacuité des déserts ; leur âme est pareille à l'âme informe et docile des sables et des foules ; ils aiment, ils songent, ils veulent les amours, les songes, les désirs de tous les hommes et de toutes les bêtes ; poètes, ils crient magnifiquement ce qui ne vaut pas la peine d'être pensé. »¹⁴

De retour à Budapest, Ady a attaqué dans de multiples pièces en prose et en poésie le climat arriéré de son pays. A l'occasion du 6 décembre 1913, par exemple, il publiait quelques lignes concernant le fait que Thomas Mann et Karl Kraus donnaient parallèlement une lecture le même soir. Voilà ce qu'Ady dit à cette occasion-là à l'adresse de son propre peuple : « Karl Kraus, qui est intéressant et engageant aussi comme interpréteur de textes, se trouvera – à mon avis – tout à fait à l'aise ici à Budapest. J'aimerais qu'il puisse parler le plus possible sur nous, car un écrivain d'une telle largeur d'intérêt que lui doit savoir beaucoup sur nous. Notre propre formation de parvenu est aussi digne de

¹⁴ Endre Ady, « Párizsi noteszkönyv » [Journal de Paris], Endre Ady, *Összes Művei* [Œuvres complètes], 8, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968, note 143, p. 529.

la rage d'un Karl Kraus qui, il y a peu de temps, a appelé "dépravée" même la ville impériale de Vienne et a fouetté sa culture paresseuse. »¹⁵

André Gide, de son côté, a opéré d'une autre façon. Puisqu'il ne travaillait pas en journaliste, il avait moins d'occasion de communication directe avec le lecteur de tous les jours. Son fervent engagement pour les valeurs de liberté personnelle, de sincérité et d'humanisme autonome et social se formulait primordialement dans les textes de ses livres, de ses lettres, de son journal intime, mais aussi dans des actions comme la fondation de la *Nouvelle Revue Française* en novembre 1908. Il fut le cosmopolite d'esprit qui a apporté Nietzsche, Dostoïevski et Goethe en France. Mais Gide aussi, comme Ady, se trouvait dans la position du critique de son propre pays, spécialement du catholicisme français. De ce point de vue, c'est une parenthèse intéressante de noter que l'Église catholique mit son œuvre seulement après sa mort sur l'Index des livres interdits.

L'année 1908 procurait plusieurs phénomènes d'importance pour la vie spirituelle du temps. Ce n'était pas seulement la fondation des trois revues littéraires remarquables : la *Nouvelle Revue Française*, *Nyugat* et la *Revue de Hongrie*. Il y avait aussi une discussion internationale sur des sujets liés à la sécularisation comme, par exemple, l'étatisation des écoles en Hongrie. C'est Endre Ady qui publie dans le « Szocializmus » du 9 juillet 1908 sous le titre provoquant « Le dieu est l'ennemi » (titre référant à la notion de Gambetta : L'ennemi, c'est l'église !) les élaborations suivantes : « De l'autre côté de la Leitha, un nouveau projet sur l'instruction obligatoire, l'étatisation de l'école, dû au ministre Apponyi, déchaîne aujourd'hui plus de passion nationale que le sujet en lui-même n'éveille d'intérêt. [...] L'égalité demandée pour toutes les écoles confessionnelles et nationales rencontrera des difficultés d'exécution dans les rangs des francs-maçons, puissants en Hongrie. L'auteur de ce projet, le comte Albert Apponyi, a été élevé en France à l'école de M^{gr} Dupanloup,

¹⁵ Endre Ady, « Karl Kraus in Budapest », *Arion 10*, Budapest, Corvina, 1977, p. 108 [traduit de l'allemand par Eve-Marie Kallen].

catholique libéral et superbe orateur qui aime à rappeler Montalembert dans la vie parlementaire où il est entré dès sa prime jeunesse avec éclat. »¹⁶

Je suis arrivée à la fin de ma brève présentation dans laquelle j'ai essayé de peindre un tableau du cadre dans lequel opéraient, unis par quelques traits communs fondamentaux, Endre Ady et André Gide, deux nietzschéens influents, dans leurs contextes à eux, pour avancer la spiritualité européenne au début du vingtième siècle. Après l'ère qui fut finie brutalement par la première guerre mondiale, leurs chemins de vie se formaient d'une façon tout à fait différente. Ady est mort en 1919, avant le traité de Trianon, qui fut désastreux pour son pays. Gide, huit ans de plus âgé qu'Ady, vivait jusqu'en 1951 et reçut le prix Nobel en 1947.

Mais une idée pourrait nous occuper à la fin : si la France avait eu une plus grande connaissance de la Hongrie, la catastrophe de Trianon aurait-elle pu être évitée ?

EVE-MARIE KALLEN

Anachronia, Hambourg

Courriel : E.-M.Kallen@web.de

¹⁶ Endre Ady, « Jegyzetek a Szajna mellől » [Notes des bords de la Seine], Endre Ady, *Összes Művei* [Œuvres complètes], 10, Budapest, Akadémiai, 1973, note 150, p. 503.